

Le secret d'Eal-ir-bad

Par Jean Lucain

(22.11.12)

En découvrant le nom du dernier chef des Druides armoricains dans une œuvre littéraire improbable, le curé Henri Boudet saisit l'occasion de pointer du doigt celui qui, d'après ses informations et découvertes, personnifiait la Source sacrée non pas d'une tradition druidique mais plutôt d'un courant religieux à naître, s'ignorant d'ailleurs plus ou moins, implanté dans le Midi de la Gaule par des exilés juifs au I^{er} siècle de notre ère. En renfort de diverses techniques cryptographiques, l'abbé oscillerait donc en l'espèce entre une description aux apparences historiques, la civilisation celtique et un niveau différent, consistant à dissimuler derrière les mots une autre réalité. Les « Druides », par exemple, ne désigneraient pas exactement de vrais druides ; leur « chef » pareillement. La langue *celtique* elle-même... mais ce n'est pas ici mon propos.

Ainsi se caractérisa, pour l'auteur, le subtil clair-obscur baignant la lisière entre la « nuit celtique » et l'ère (pré-)chrétienne. Une période que l'on peut évaluer dans l'arrière-pays narbonnais comme s'écoulant du I^{er} au III^{ème} siècle environ. Selon le message dévidé au fil des pages de LVLC, il apparaît en effet que cette tradition ne serait pas antérieure au I^{er} siècle.



L'intérêt de Boudet pour les Druides est patent tout au long de son ouvrage *La Vraie Langue Celtique et Le Cromleck de Rennes-les-Bains - François Pomiès, Carcassonne, 1886* (en abrégé : LVLC). A l'analyse de ce livre, de plus en plus nombreux sont les chercheurs à considérer ces personnages historiques comme une métaphore désignant en réalité certaines personnes, majoritairement sans doute des religieux et prêtres catholiques, en charge depuis fort longtemps d'un secret très important, secret par conséquent d'ordre religieux lui aussi. L'abbé nous indique de plus le terme de « Druides » comme propre à laisser percevoir l'énigme constituée par son curieux travail d'écriture. La chose est avérée et, à l'occasion d'une intervention sur un forum s'intéressant à l'affaire, j'en fis part comme suit à mon interlocuteur, le chercheur G... :

(11.07.12)

« Avec « *Name Hide* » pour « *Neimheid* », vous avez intelligemment, G..., permuté le sens donné par Boudet en p.25 en un autre exprimé par la phonétique pure, ce qui n'était pas évident. C'est à mon avis tout à fait correct, puisqu'il en suggéra lui-même le procédé. Revoyons cela si vous le voulez bien...

LVLC, p.25 :

Neimheidh n'est point le nom d'un chef Gaulois ; il signifie celui qui est à la tête, commande, conduit et donne les dénominations, - *to name* (*néme*), nommer, - *to head* (*héd*), être à la tête, conduire, - et il était matériellement impossible à un seul homme de donner à tout le pays celtique les noms que portent les cités, les tribus, les rivières et les moindres parcelles de terrain : c'était là l'œuvre d'un corps savant et le terme de *Neimheidh*, appliqué à ce corps d'élite composé des

Druides, présente une expression de vérité indéniable, puisque les Druides étaient à la fois prêtres, juges, chefs incontestés des Gaulois et chargés de la transmission de toutes les sciences.

Le Neimheid(h) est donc selon l'abbé le corps savant religieux chargé de trouver et attribuer les dénominations (entendons par là le sens signifiant pour un chercheur et non pas bien sûr l'établissement d'une prétendue carte toponymique générale en « pays celtique »). La traduction anglo-saxonne des mots *name* et *head* se retrouve au dictionnaire, de ce côté-là rien à dire dès lors que l'on entre dans son jeu. Mais *head* (*hèd*) n'est nullement l'équivalent de « heid », ce qui retient l'attention. La phonétique « heid » est par contre acceptable pour *to hide* (*haid*), dont le sens est « cacher, enfouir dans le sol ». De plus, Boudet croit bon d'ajouter que ce terme contient une expression de VERITE indéniable, puisque les Druides (etc). Cette subséquence conduit à se rendre compte que, selon lui, les deux notions de Neimheid et de Druides sont clairement liées, tant sur le plan sémantique (des Druides composeraient le Neimheid), que sur le plan lexicologique. Cette étonnante affirmation impose de nous reporter à la p.170 (nombre par ailleurs évocateur) où il décortique le mot « druide », après un avertissement à la page précédente...

L VLC, p.169 :

il sera avantageux de rechercher le sens du mot *Druide*, lequel a reçu des interprétations si diverses.

L VLC, p.170 :

Le mot *Druide*, en anglo-saxon *druid* (*drouid*), renferme un sens bien autrement sérieux et remarquable. Il faut considérer que César, en rapportant le nom des Druides, a cherché à adoucir les sons durs et gutturaux de la langue celtique et il a écrit *Druides* (*drouides*) au lieu de *trouides*. Ce dernier terme permet de trouver aisément la clef de l'énigme. Il se compose du verbe *to trow* (*trô*), imaginer, penser, croire, et d'un autre verbe *to head* (*hid*), prendre garde, faire attention, - *trowhead* (*trôhid*).

Il réalise ici un exercice tellement étonnant et probablement difficilement évitable, qu'il ne saurait être qu'empreint de VERITE (du moins pour les chercheurs). Ce faisant, le « D » de « *Druide* » devient « T », G..., il nous faut bien en tenir compte...

Mais constatons d'abord une nouvelle anomalie. Il se trouve que *hid* n'est pas la phonétique de *head* puisque c'est *hèd*, comme précisé par lui à juste titre p.25 ! Cette permutation justifie donc parfaitement votre interprétation par « *Name Hide* » : cacher le Nom, au double sens de « choisir des toponymes qui ont un sens caché pour la recherche », mais aussi de « TAIRE LE NOM » (conseil du « Nom caché » ainsi que nous l'avons vu ensemble plus haut [N.D.A. : lors d'échanges sur le forum <http://www.renneslechateau.com/forums/viewtopic.php?t=1375&postdays=0&postorder=asc&start=5310>]).

Ensuite, il nous faut constater que sa traduction du verbe *to head* par « prendre garde, faire attention » est inexacte et fut exprimée en page 25 avec plus de rigueur ! Ainsi l'importance du mot « *Druide* », dont le sens est qualifié de sérieux et remarquable, qui est désigné pour trouver aisément la clé de l'énigme et finalement affublé d'un élément constitutif traduit par « faire attention », n'a échappé à personne.

Il y eut quelques interprétations connues. Au sens littéral, « trou-ide » serait d'abord un trou, donc une cachette. D'aucuns voient même « ide » comme le poisson du même nom (il n'est pas inintéressant de se demander à quoi pouvait bien penser l'inventeur en traduisant par « trou du poisson »). Par la phonétique, toujours utile chez Boudet, on devine aussi : *trô-hid* = trou caché = cachette à trouver.

L'abbé ajoute toutefois, avec le verbe choisi *to trow*, une notion qui me semble importante et sur laquelle il reviendra. Il traduit ce verbe correctement par « imaginer, penser, croire » (le dictionnaire précise généralement « s'imaginer »), qui serait la mission du druide et donc du Neimheid en rapport avec les dénominations.

L VLC, pp.170-171 :

Aux *Druides*, d'après la signification de leur nom, était imposée l'obligation d'imaginer, de construire, par des expressions sûres, pleines de vérité et d'à-propos, les dénominations convenant (...)

Cette notion se précise lorsqu'il évoque la pierre de Trou...

LVLC, p.256 :

Le dialecte Languedocien la nomme pierre de *Trou*. Elle représente ce qu'il faut croire, c'est-à-dire, les enseignements nécessaires inscrits dans les grandes pierres levées - *to trow (trô)*, croire -.

Ainsi donc, « trou » et « trow » s'accordent sur la notion de « croire » et même sur ce qu'il « faut croire ». Importante recommandation ! Tandis que le rôle des Druides est défini par ailleurs en tant que dispensateurs de connaissance et de VERITE (un mot récurrent), leur propre qualifiant (druide) contient cet impératif de foi en ce qu'ils diffusent. Et ce réel, ce VRAI... est caché.

Or ce VRAI caché, en anglo-saxon, s'écrit en effet **true hid** !

Au prix d'une grande habileté et de quelques acrobaties linguistiques, l'abbé Boudet nous affirme, on ne peut plus sûrement, que son ouvrage contient l'accès à La Vérité Cachée (LVC), son contenu ne reflétant pas la version officielle car il fut dissimulé au commun des mortels. Et ce faisant, il nous invite à en prendre connaissance ! » *

* Outre ce qui fut écrit ci-dessus, il faut ajouter que par cette « **pierre de trou** » l'auteur évoque une réalité archéologique et sociologique dont il va tirer parti (voir notamment LVLC, pp.261-263). Cette pierre, dénommée peut-être par chez lui « pierre de *tron* » (tonnerre), est plus communément connue sous l'étiquette « pierre de foudre ». Une pierre, laisse-t-il entendre, **liée aux tombeaux celtiques** puisque déposée avec le défunt, mais encore « placée avec honneur sur les manteaux de cheminées, dans les maisons de nos montagnes » (p.256). Cette dernière allusion se base également sur une réalité, vérifiée principalement dans les bergeries. La croyance superstitieuse qui s'attacha à ces pierres s'est donc poursuivie, développée, tandis que son support matériel évoluait. Ces « *haches celtiques* » (expression mise à la mode dans la seconde moitié du XIXème siècle) ou polies, héritières des haches de silex taillées non polies, pourraient en effet avoir symbolisé, en des temps fort lointains, la puissance divine dont la foudre ou l'éclair était une manifestation spectaculaire redoutée (le silex est bien connu pour les étincelles qu'il produit lorsqu'on l'entrechoque avec un autre corps dur, ainsi que par le feu qui en découle au besoin). Notons que certains mégalithes (dolmens) furent ornés de glyphes en forme de « haches ». Par extension, il est même arrivé qu'on donnât au mégalithe lui-même le nom de « pierre de tonnerre » (ex : un menhir de l'Île d'Yeu en Vendée). Boudet, qui devait avoir tenu entre ses doigts telles pierres, précieuses au défunt ou même au vivant (talisman), insiste sur leur caractère religieux démontrant, selon lui, la croyance des Celtes en l'immortalité de l'âme, d'où son interprétation par « pierres de croyance » (*trow*) et « parce qu'elles renfermaient dans leur signification l'acte le plus essentiel de religion par lequel l'homme reconnaît sa dépendance entière de Dieu, le souverain Dominateur. » (p.260)



Néolithique - Hâche polie en pierre.



Néolithique - Hâche en pierre.



C'est dans ce cadre qu'il épingle, si j'ose dire, le fameux chef des « Druides ». Voici comment il introduit cette partie de son travail de transmission, qui en compte naturellement bien d'autres :

(LVLC, p.167)

Il est tout à fait curieux et intéressant de rapprocher des termes *ménir* et *dolmen*, le nom du dernier chef des Druides armoricains, qui vit fermer les collèges druidiques en vertu d'un décret des états généraux, présidés par l'Evêque Modéran, sous le premier roi d'Armorique, Conan Meriadech, et tenus à Rennes, en l'année 396 après Jésus-Christ. Ce chef suprême de l'ordre druidique se nommait Eal-ir-bad, - *to heal (hil)*, rémédier à, - *ear (ir)*, épi de blé, - *bad*, gâté, mauvais - : rémédier au blé gâté. Il était donc obligé, par ses fonctions d'archidruide, non-seulement de répartir le blé en temps ordinaire, mais encore, dans les années malheureuses, de rémédier aux accidents survenus aux récoltes, en distribuant, sans doute, le blé prudemment tenu en réserve dans des greniers spéciaux.

En quoi donc est-il « *tout à fait curieux et intéressant* » d'établir un rapprochement entre le nom du dernier chef des Druides armoricains et les termes *celtiques* (c'est-à-dire, pour Boudet, adaptés à son canevas) *ménir* et *dolmen*? L'auteur lui-même, dans sa démonstration, n'est guère explicite à première vue. Tout juste renvoie-t-il à l'épi de blé que symboliserait selon lui le *ménir* et vers le pain, dont on apprend qu'il est représenté par un cercle de pierres, qu'il est présent dans l'étymologie de *cromleck* et figuré par de fortes pierres rondes placées au sommet de roches énormes... ! Il faut donc, c'était prévisible, aller plus en profondeur.



La symbolique proposée dans LVLC pour les dolmens et les *ménirs*, ces monuments que Boudet s'entête à qualifier de « *celtiques* » quand il sait qu'ils sont très antérieurs à cette période (preuve que ce terme doit être compris autrement), a été lue, étudiée et publiée. Pour ma part il est clair que, principalement par le biais des textes de Louis Figuier (pp.161 et suivantes), l'abbé suggère en synthèse qu'ils évoquent les tombeaux, la zone sacrée qui y correspond (le vrai *cromleck*) et la Résurrection (l'épi de blé).

Il nous faut à présent y ajouter le pain qui, mis en relation avec la Résurrection... conduit au Christ et à l'Eucharistie ! Il faut relire à cet égard, en page 247 de LVLC, la conclusion que tire l'auteur de son traitement « linguistique » des mégalithes, conclusion qui complète étrangement l'interprétation de Figuier : « Dieu, distribuant aux hommes par sa Providence généreuse, l'aliment principal de la **subsistance corporelle**, le blé et le pain. Voilà ce qu'indiquent les *ménirs* et les *dolmens* qui entrent dans la formation des cercles de pierre, des *cromlecks*. » Cette « subsistance corporelle » n'est rien d'autre que la description du mystère de l'Eucharistie par laquelle le pain primitif est transformé en don de Dieu. Par la transsubstantiation, le pain devient le corps du Christ (qui est dit pain de vie) et, pour un prêtre tout particulièrement, consacre la subsistance corporelle par l'union au sacrifice de Jésus, aussi dénommée « union par manducation ». Cette allusion à

l'Homme (Jésus), en la matière, était déjà présente page 72 très clairement : « Le peuple, à la vue de cette nourriture extraordinaire destinée à remplacer le pain, l'aliment essentiel, s'écria : « *Man hu* ? C'est-à-dire, qu'est-ce que cela ? Car ils ignoraient ce que c'était. Moïse leur dit : « C'est là **le pain que Dieu vous donne à manger**. » Les deux mots *man hu* sont tout à fait dignes d'être remarqués ; *man*, en celtique, signifie essentiel, important, *main* (*mén*), et *hu* correspond à l'adverbe celtique *how* (*haou*), comment, de quelle manière. » Il n'est pas difficile d'observer que l'expression « *Man hu* » n'est que l'inversion de « *Human* » (*hu-main*, être humain), une des deux natures prêtées au Fils de l'Homme.

En résumé : le pain, figuré par la forme et le sens du mot *cromleck*, renvoie au corps du Christ ; l'épi de blé, par sa repousse annuelle à partir d'un grain, symbolise la Résurrection (c'est un symbole d'ailleurs antérieur au christianisme) ; enfin les *cromleck*, dolmen et *ménir* présentent l'image d'une zone funéraire. Le texte s'éclaire déjà passablement. Si l'on examine plus avant encore et suivant la méthode *celtique* proposée par l'auteur les termes « dolmen » et « *ménir* », on constate que pour lui « *men* » n'est que la suggestion de « *main* » (essentiel, précise-t-il) et dans le même temps la phonétique de « *Man* » : l'Homme (*par excellence*, comme il l'écrit ailleurs). Laissons cette « *main* » pour une autre occasion, mais remarquons avec intérêt les phonétiques suivantes : « ***Man near*** » (*ménir*), que l'on peut exprimer par « l'Homme (en) est tout proche » ; « ***Dole Man*** » (dolmen), par extension « l'Homme de douleurs »... Tout paraît décidément de plus en plus cohérent !

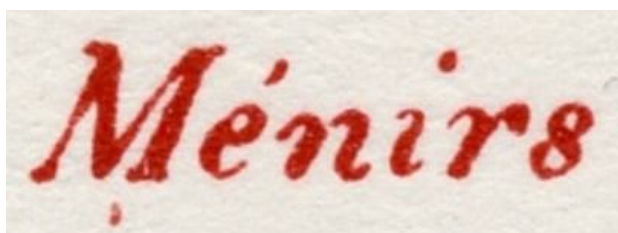
Il faut, pour en terminer sur ce point, ajouter que ces ensembles de pierres, interprétés historiquement et symboliquement, sont également utilisés comme indications concrètes. Ainsi, page 166 annonce-t-il : « Les termes *ménir*, dolmen, *cromleck*, se rapportent encore à ce fait important, qui consistait pour les Druides, à distribuer au peuple Celte, d'abord la science religieuse, essentielle à la vie morale, et en second lieu, le blé et le pain, essentiels à la vie matérielle. » Au premier niveau, ce sont donc des pierres « savantes », c'est-à-dire porteuses de connaissance (science), tout spécialement religieuse ! Il y revient page 247 : « Il ne faut pas s'étonner outre mesure de ce que les Celtes eussent des connaissances religieuses fort étendues ; ils avaient apporté de l'Orient les notions les plus exactes sur l'Être Divin, et ils ont fixé dans le sol, au moyen de pierres levées, leur pensée et leur croyance sur Dieu ».

Mais si l'auteur nous laisse espérer quelque gravure sur pierre (le latin *dolamen*, si proche du mot « dolmen », indique l'action de tailler avec la doloire, si proche de l'anglo-saxon *to dole*...) ou quelque configuration rocheuse intéressante autour de Rennes-les-Bains, corollairement son esprit pratique nous avertit aussi que la carte jointe à son livre n'est pas pour rien remplie de points et de croix rouges. Ce sera le secret religieux des Redones (p.165) : « Les Redones formaient la tribu religieuse, savante, possédant le secret de l'élévation des monuments mégalithiques disséminés dans toute la Gaule ; c'était la tribu des pierres savantes, - *read* (*red*) savant, - *hone*, pierre taillée. » La phonétique de « *read* » (*red*, rouge) est assez visible et le jeu de mot est appréciable : ***red hones*** ou pierres (à Razès) rouges... En anglo-saxon, *hone* (*houn*) désigne bel et bien les pierres à aiguiser les rasoirs ou, par extension de langage, les « pierres à raser » !



Mais alors, le lien avec Eal-ir-bad ? Il paraît désormais établi que Boudet suscite des analogies et impose des rapprochements qui ne sont jamais fortuits. Il se fait que « Jésus-Christ » est également présent en toutes lettres sur cette page 167. Et ce n'est guère fréquent dans l'ouvrage de ce prêtre catholique (« Jésus » n'y est transcrit que 36 fois en incluant la table des matières et le plus souvent pour marquer les dates ; ce n'est qu'à la 12ème mention que l'on commence à parler de « Jésus Sauveur » en tant que tel, p.77). On devine en tout cela une symbolique des nombres fort étudiée. Ne songeons qu'au numéro de la page en cours (167), dont la somme des composants donne 14, nombre qui fait écho en cette affaire au nombre de stations du Chemin de Croix, évoquant peut-être même certaines « cheminées »...

Mieux encore : l'inscription « Jésus-Christ » apparaît, dans son paragraphe, à la 8ème ligne. Ce 8 qui paraît-il est le « nombre du Christ », soleil d'en haut qui se reflète en bas et dont la graphie inclut la croix (X) ; huit lié à la lettre H, comme il se doit (tout autant « axe » utile que marque funéraire par le latin « *ascia* ») ; huit, alliance entre deux cercles qui n'en font qu'un et entre deux Natures, qui n'en font qu'une ; huit, symbole de stabilité, d'équilibre et par là de justice... Que voir en effet dans une forte pierre ronde placée sur une roche énorme sinon l'image d'un 8 ? Que voir dans deux pierres branlantes et rondes, posées en équilibre côte à côte, sinon l'image d'un 8 renversé (ensemble dont on nous dit qu'il est le signe du gouvernement divin et donc de sa justice) ? J'ai fait observer il y a plusieurs années que la légende de la carte (dans sa version la plus répandue) en portait elle aussi la suggestion avec ses « *Ménirs renversés* »...



Cette 8^{ème} ligne où est « Jésus-Christ » doit d'ailleurs être lue suivant son exacte forme :

après Jésus-Christ. Ce chef suprême de l'ordre

Dès lors apparaît la transposition entre Eal-Ir-Bad et Jésus. Qualifié de « **dernier chef des Druides armoricains** » à la 8ème ligne (encore) de la page 167, Eal-ir-bad est désigné « **chef suprême de l'ordre** » à la 8ème ligne du paragraphe visé, le mot complémentaire (- « **druidique** ») étant repoussé en ligne 9. L'habileté est grande d'avoir désigné simultanément Jésus par ce bel agencement des mots, mais aussi d'avoir introduit, au bénéfice de ce dernier, un caractère plus universel que n'avait évidemment pas le Druides, affecté à l'Armorique seule comme il est précisé. On constate que le personnage d'Eal-ir-Bad cède le pas à Jésus, puisqu'il le suit (en ligne 9). Il vient littéralement « **après Jésus-Christ** » dans le texte, tout en personnifiant une caste historiquement située avant. On peut y percevoir une expression de prédominance entre deux courants : l'ancien, druidique, opposé à ce que Boudet nomme la « vraie religion » : « **Du reste les Druides, déjà fort instruits par leurs traditions des vérités fondamentales de la vraie religion, furent les premiers à embrasser le christianisme** » (LVLC, p.265). On est toutefois en droit de s'interroger : l'« **ordre** » dont Jésus est le chef suprême désigne-t-il bien, comme on devrait le supposer, le futur christianisme ? Ou bien laisse-t-on penser que cet ordre

« druidique » (terme ambigu chez l'auteur), inscrit « après Jésus-Christ » (son fondateur, sa Source), désigne discrètement une filière perpétuant un secret des origines ?

La mission d'Eal-ir-bad, que Boudet décrit à la suite, aurait été selon lui de répartir le blé non seulement en temps ordinaire, mais aussi par temps de disette. C'est alors l'allusion aux « greniers spéciaux », termes qui ont fait couler tant d'encre. Notre abbé fait mine de considérer cette mission comme en lien évident avec les noms des mégalithes. Même si on peut imaginer que le chef des Druides ne jouait probablement pas ce rôle de distributeur, il faut admettre que l'abbé n'a pas tout à fait tort, puisque le verbe anglo-saxon *to dole* (*out*), cité page 167, évoque bien la répartition parcimonieuse...



Ces différentes analyses et observations montrent déjà à suffisance, espérons-le, l'intérêt de comparer le contexte véhiculé par le personnage d'Eal-ir-bad avec les mots « dolmen » et « ménir » : il y a d'une part la réalité historique connue au XIX^{ème} siècle (ou légendaire pour ce qui est de ce chef des druides en particulier) ; d'autre part il y a tout le parti suggestif qu'en tire puissamment l'abbé Boudet et l'éclairage que cela nous apporte sur son travail de transmission. Il reste à nous pencher sur le sens à donner au nom proprement dit de cet « archidruide » et ce d'autant plus facilement que le terrain (marécageux ?) dans lequel nous entraîne le curé de Rennes-les-Bains est déjà passablement débroussaillé.

La forme du nom usitée par l'abbé est un choix. En effet, l'auteur duquel il s'inspira, peut-être indirectement*, écrit quant à lui « **Eal-hirr-bad** ». On lui ôte donc un « H » et un « R » et nous verrons si cela est signifiant, comme on dit.

Ce nom en trois monosyllabes paraît assez facile à appréhender. Voyons d'abord l'anglo-saxon puisque c'est ainsi qu'il est « traduit » par Boudet. Le mot *ea*, absent des dictionnaires conduit à le chapeauter d'un « H », contrairement donc au terme central qui perdit cette lettre. Le verbe *to heal* est traduit par « remédier à », ce qui est une litote. Il l'emploie par ailleurs en tant qu'« apaiser », ce qui est plus juste mais, « remédier » doit être pris en son sens de « remède, soin » plutôt que « solutionner ». La définition exacte est : **guérir, cicatriser, apaiser**. Un soin qui ne manque pas d'évoquer le Bain doux (anciennement « Bain des ladres ») dont l'action sur la peau et les chairs meurtries est connue. La phonétique donnant « hil » sera comme l'on sait exprimée par *hill* dans l'ouvrage, avec la connotation funéraire inévitable : **tumulus, éminence, colline**. Le terme *ir*, ainsi dégrossi, permet deux occurrences voisines : *ear (ir)*, pour l'oreille (dresser l'oreille) mais aussi pour l'épi (de blé) ou, par extension, labourer, cultiver, monter en épi ; ensuite *to hear (hir)*, pour entendre, écouter. Le troisième monosyllabe, additionné à la litote du premier, fournit à l'abbé sa traduction première : *remédier au blé gâté*. Ce qui ne veut pas dire grand chose et qu'il illustre péniblement par les gestes économes du distributeur (druide) par temps de disette.

* Lire ou relire, pour l'illustration, l'extrait suivant en .pdf (téléchargement vers le bas de la page) :

<http://www.fichier-pdf.fr/2012/11/06/histoire-des-rois-et-des-ducs-de-bretagne/>

Cependant, si l'on admet que l'épi de blé symbolise la résurrection et que le blé, origine du pain, est lié au corps du Christ, sa traduction pourra prendre un tour inattendu. Qu'est-ce que le « blé gâté » si ce n'est une image faussée, une vérité altérée ? Comment y remédier sinon en faisant connaître la Vérité ?

Il est d'autre part une occurrence jamais évoquée par rapport à la phonétique « (h)ir » : c'est l'adverbe « **here** » ! De même, en poursuivant le petit jeu de permutation des « H » (qui passe du centre au terme de gauche), ne pourrait-on assez facilement l'appliquer à « **bad** » ? Boudet ne donne pas de phonétique pour ce mot, il nous faut donc l'imaginer... Si la phonétique du mot *bath*, bain, n'est pas parfaite, on trouvera dans le verbe **to bathe (beith)**, (se) baigner, tremper, bassiner (une plaie), un candidat très acceptable ! Eal-ir-Bad prend alors une dimension étrangement locale : « *cicatriser-ici-baigner* » ou plus clairement, **guérir ici aux Bains**. En poussant cette (ana)logique et en comparant, comme le recommande l'abbé, avec ce qui fut dit précédemment, la lumière jaillit :

Eal - ir - Bad = El (est) ici aux Bains



La « langue celtique » est pleine de ressources. Elle n'est pas qu'anglo-saxonne, quoi qu'en dise l'auteur, car elle représente, jusque dans ses propres racines, l'ensemble des moyens mis en œuvre dans cet ouvrage étonnant (et détonnant) qu'est « *La Vraie Langue...* ». Ainsi, parce qu'Eal-ir-Bad n'est qu'un hâlo autour d'un astre bien plus mystérieux, nous terminerons par l'endroit où il nous a conduit tout d'abord : la « petite Bretagne » (*breiz-izel*) ou Armorique.

Le fait d'avoir ôté « H » au terme central présente ceci d'intéressant qu'il crée une autre liaison phonétique entre les deux premiers monosyllabes : *eal* s'entend en effet *eali* (eli). On songe presque aussitôt à **Elie, prophète d'Israël** (X^{ème}-IX^{ème} siècle avant J.C.), dont le quasi théonyme signifie « Mon Dieu est YHWH » et qui est le prophète de l'Ancien Testament le plus repris dans le Nouveau. Mais il se fait aussi qu'en vieux breton, *eli* signifie « (qu'il) sente, soit frotté de », au sens de onction ! De fait, le même mot en gallois ancien se traduit par onguent, tandis qu'*elio* signifie oindre...

Le terme « bad » est lui aussi remarquable en Armorique. On pouvait déjà relever ses divers emplois dans LVLC : *bed* = lit (p.64), *bat* (en basque, pp.115 à 125) = un. Le vieux breton nous instruit pourtant d'un autre signifié : *bed* (ou *beb*) est **un tombeau ou tumulus**, là où tout homme sera *apaisé (heal)*... Sans changer de sens, ce mot a même d'autres formes, comme *bez* ou *bé* ou encore *beth* (*Cornouailles*). De telles coïncidences ne pouvaient qu'aiguillonner l'esprit de Boudet. Quand il écrit la phonétique *bé* (pp.125 et 296) pour « bêler, aboyer » en relation avec les moutons, agneaux et chiens de bergers, doit-on y lire « tombeau » ?

Enfin, le monosyllabe *ir* correspond à « parce que, puisque » ou à un article défini que je retiendrai de préférence. Le résultat, aussi étrange qu'il puisse paraître, coule de source :

Eal - ir - Bad = Tombeau (de) l'Oint

Tel est l'extraordinaire secret d'Eal-ir-bad...